

Christine Montalbetti

Expérience de la campagne



P.O.L

Extrait de la publication

Expérience
de la campagne

DU MÊME AUTEUR

Sa fable achevée, Simon sort dans la bruine, P.O.L,
2001

L'Origine de l'homme, P.O.L, 2002

Western, P.O.L, 2005

Christine Montalbetti

Expérience de la campagne

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2005
ISBN : 2-84682-061-9
www.pol-editeur.fr

Il y avait eu non pas un éclair, mais une clarté, pleine et entière, qui avait non pas déchiré le ciel – le scindant, comme il arrive le plus souvent, d’une lézarde distincte, en deux moitiés séparées par leur crevasse de feu – mais qui l’avait illuminé, complètement, imposant le fond d’une grande page jaune derrière le graphisme noir des branches, sans doute moins d’une seconde, après quoi la nuit avait recouvert la place, marine et entière elle aussi. Et tout cela s’était passé sans bruit, sans que l’on puisse, par exemple, comp-

tabiliser l'intervalle qui aurait séparé l'audition du tonnerre de cet éclaircissement plein et entier, comme on peut le faire, dans les campagnes, afin d'en déduire, au terme d'un bref calcul mental, la distance de l'orage et, fonction de cette mesure kilométrique, d'être en mesure de nommer le village sur quoi à cette heure il se déverse – il arrive par la même occasion qu'en ce village on connaisse quelques individus nominativement qu'on imagine alors reclus dans leur maison tandis que la pluie bat carreaux et volets, oui, l'image fugitive de leurs corps engoncés dans les canapés peut s'installer dans votre esprit, de la même manière brutale et entière dont le jaune de tout à l'heure avait envahi le ciel.

Et tandis qu'un tel calcul demeurerait impossible, ne permettant pas que s'installe le sentiment de relative sécurité que procurent les savoirs, que la menace se résorbe dans la mathématique, que l'on

s'enorgueillisse de sa compétence, mais comme aussi, sans doute, cette défaillance faisait paraître cet orage d'autant plus éloigné, d'autant moins pressant, qu'aucun élément acoustique n'avait affermi son existence (ou bien était-ce que les vents soufflaient dans le mauvais sens, emportant ailleurs un bruit dont l'éclosion nous était méconnaissable), Simon était resté assis sur la terrasse, sous l'auvent où deux ampoules étaient fixées qui éclairaient la table, puis la frise de vigne grimpante qui venait échouer sur le dessus du muret comme une mousse verte et qui débordait à peine, un long ovale d'herbe par-delà les dalles, un bosquet tout proche, et, plus loin, en retrait, lequel accueillait plus faiblement une masse photonique qui se faisait plus économe, le feuillage d'un merisier aux branches lasses, amollies, qui pendaient presque jusqu'au sol – inscrivant là en somme l'image adoucie d'une voluptueuse fatigue.

Cette illumination – quand tout le jour les visiteurs qui séparément étaient passés n’avaient pas manqué de dire quelques mots sur les orages prévus pour le soir – donnait le sentiment des géographies proches, de tout ce qui, dans le marine général de la nuit, était devenu indistinct et qui, révélé par cette luminosité fugace, s’offrait ainsi à la pensée, car il y avait bien un endroit où l’orage se répandait, malgré la lacune informative qu’avait entraînée l’absence d’élément auditif, un endroit d’autant plus trouble qu’on ne pouvait lui apposer de dénomination familière et qui en aurait circonscrit le lieu d’action, un lieu mobile, évidemment, quelque chose qui pouvait gagner, comme feu de forêt, comme armée en route. Et c’était bien cela, au fond, qu’on avait attendu tout le jour, cet orage dont les récits les uns après les autres avaient dessiné le possible, la promesse, et encore que

l'interprétation des signes météorologiques soit sujette à caution, encore qu'elle soit souvent démentie, si bien que cela était resté une menace ambiguë, un horizon peu sûr, d'autant que les symptômes allégués étaient d'une nature assez fine – rien là de l'air chaud à en implorer dont on fait parfois l'épreuve, rien de ces jours gros, pleins à en craquer, au cours desquels on ressent ou espère cette immence d'un déversement aqueux qui déchire cette peau trop tendue du ciel, non, il y avait eu, tout le long de la journée, quelque chose d'assez continûment frais dans l'air, par-delà l'ensoleillement, quelque chose de dilué, de fluide, qui, à qui n'était pas autochtone, pouvait laisser penser qu'une telle hypothèse, moult fois répétée, d'un orage vespéral ou nocturne n'était en vérité guère de mise.

Sur cette terrasse, Simon se tenait dans la proximité de l'orage, une proxi-

mité du moins physique, et dont il était difficile de dire si elle était aussi temporelle, en cette absence d'indices, en particulier sonores, qui auraient permis à Simon d'émettre une hypothèse au sujet du trajet de cette intempérie. Comment aurait-il su sérieusement si elle s'éloignait ou se rapprochait, quand la clarté brutale et fugitive avait eu pour seul effet de révéler les géographies attenantes, de faire éprouver la profondeur des paysages, l'extension des vallées – et sans présager aucunement de la possibilité selon laquelle le jardin se trouverait ou non bientôt dévasté sous les javelots pluvieux, ni si de tels javelots, envoyés en quelques poignées, cesseraient bien vite de marteler le sol ou bien s'il fallait compter avec une réserve de traits plus conséquente et qui conduirait la dévastation à durer la nuit entière, de sorte qu'au matin on poserait un pied prudent sur l'herbe spongieuse, qui sous la pression giclerait,

tandis qu'on plisserait ses paupières sur ses pupilles fragiles et vaguement blessées par la luminosité blanche d'un ciel lavé, testant l'humidité de la terre et se tachant de chlorophylle vivace ou disons après si longue bataille nocturne proprement saignante.

Car il se pouvait aussi bien que les terres qui gisaient ci-devant demeurent préservées, indemnes, seulement les témoins que l'orage avait lieu quelque part, plus loin, vers l'est, dans les environs de ce que l'on appelait la côte, à cause du relief, mais qui avait pris, par là même, dans l'imaginaire des propriétaires de la maison, et tandis que les lumières affaiblies des fenêtres très lointaines donnaient l'impression d'un port, figure fantasmée de paysage marin, qu'on croyait percevoir entre les deux pommiers mal jointés qui laissaient paraître un grand pan de ce flanc éloigné.

Sur cette terrasse, disais-je, dans cette proximité spatiale de l'orage, et sans anticiper sur d'éventuels effets temporels, Simon songeait aux petits événements du jour, accoudé à la toile cirée qui une fois le souper achevé n'avait pas encore été ôtée et qui prenait le reflet des deux ampoules, assis encore à cette table délaissée par les convives, et où il avait déplié un journal, histoire de donner aux autres l'illusion d'une occupation si par hasard ils sortaient du salon pour venir s'inquiéter du froid qui peut-être régnait à présent sous cet auvent et de cette manière dont, Tu es sûr, il demeurerait à l'écart, Non, je ne ressens pas encore l'humidité du soir leur répondrait-il, et eux seraient rassurés de le voir lisant, et de surcroît, vous l'aurez aussitôt remarqué, non pas ces sortes de pages qui sont source de retrait et de cocon comme on pourrait penser que le sont les romans, cas de figure dans lequel il aurait risqué

alors d'encourir quelque reproche, une légère jalousie de leur part à se voir préférer la fréquentation de chimères plutôt que la leur, mais au contraire ces pages qui permettent de tisser des liens avec des géographies réelles, plus amples que celles que laissait deviner l'orage, et dont il était bon, leur semblait-il, que l'on se remémore, afin qu'on se souvienne que ce pré où se tenait la maison n'était pas le tout du monde, mais seulement fragment préservé, pièce bucolique d'un puzzle terriblement contrasté, et de sorte que, pareillement informé, on pouvait se sentir relié, par la pensée, à la grande communauté des hommes, dont eux-mêmes, assis à proximité dans le salon, faisaient partie, et par-delà, aux maisons détruites, aux villes bombardées, aux arrestations sauvages, aux tortures commises en les prisons, au pas lourd et mortel des militaires.

Ainsi, tranquilisés en quelque sorte, ayant le sentiment que Simon n'avait pas rompu avec eux, que cette lecture, qu'il effectuait au-dehors, le rattachait à eux, de cette manière collective, douloureuse et vivace, ils retourneraient vers le salon, errant un peu d'une occupation possible à l'autre avant de fixer leur choix sur tel fauteuil depuis lequel ils feuilletteraient à leur tour quelques journaux ou magazines qui traînaient là, manipuleraient un bibelot, l'envisageraient sous toutes les coutures, essaieraient à son sujet quelque réflexion intérieure ou pourquoi pas formulée à voix haute. Puis ils converseraient d'un sujet commun, avec moins de fougue que précédemment, sachant proche l'heure du coucher, évoquant sa proximité, commentant les courtes soirées campagnardes où la nuit entoure trop vite la maison, tandis que lui, Simon, sous cet auvent, serait tout entier occupé à ressentir, en se concentrant sur l'affaire,

cette situation pas si fréquente d'une nuit plongée dans la campagne. Il se laisserait aller à la pensée de cette sorte d'îlot, à cet égard, que constituait la terrasse, cet espace à la fois protégé et ouvert qui s'achevait sur la mer herbeuse d'un pré lui-même dilué dans l'encre majoritaire d'un soir sans lune.

Et peu à peu, revenues, resurgies de temps fort anciens, ayant longtemps sommeillé quelque part, recroquevillées, exsangues, tout à fait desséchées, et puis trouvant là l'occasion de se redéployer comme légumes déshydratés se développant dans l'eau où l'on vient de les plonger, quelques scènes éparses, qui avaient toutes pour point commun la présence de Simon assis, de nuit, sur une terrasse, s'étaient mises à flotter devant son esprit, suspendues, comme lampions, à une seule et même corde, où il s'efforçait de les accrocher selon la chronologie.

Une surtout s'imposait d'une manière récurrente, c'était une terrasse de proportions plus modestes, qui prolongeait une chambre d'un hôtel aménagé dans une ancienne maison de famille. La mer n'était pas très éloignée mais séparée tout de même par la ville en aplomb et quelques terres à peine couvertes d'une végétation qui s'étoffait aux abords de l'hôtel, faite de plantes grasses et dont les essences devaient être fort odoriférantes l'été, mais qui, en ces nuits d'hiver, se laissaient seulement deviner. Sur la table de plastique ronde, plus petite, moins conviviale que celle-ci, était posée une bougie teintée d'un camaïeu de bleus qu'on avait placée dans un verre, un verre ordinaire, presque un verre à moutarde, un article de récupération, une promotion peut-être, et qui devait en protéger la lueur. Il l'avait allumée dans le soir, la flamme s'affolait dans sa cage, il l'avait considérée

longtemps, mains dans les poches, encasté dans un siège du même plastique blanc, les jambes allongées sous la table et croisées à hauteur des chevilles, avec à la pensée une sensation semblable à celle de ce soir, même si la table sur laquelle reposait la bougie affolée n'avait pas été désertée, même s'il ne flottait pas, sur cette terrasse plus proche de la mer, le souvenir d'un dîner qui aurait précédé, d'une collectivité ancienne et proche, dont n'importe lequel de ses membres pouvait faire irruption. L'espace était circonscrit et vacant (quelqu'un pourtant lisait dans l'intérieur de la chambre), les plantes grasses tout autour dessinaient leurs ombres sombres, et leurs essences se figeaient dans le froid de ces nuits de décembre, tandis que bien plus loin, en contrebas de la ville, gisait le port, et le long poème aléatoire que constituait la succession des voiliers dont les noms s'inscrivaient lisiblement dans l'ordre de la promenade.

Ces moments, qu'on aurait pu tous intituler Homme assis à une terrasse nocturne, s'inscrivaient dans des époques séparées de sa vie, des morceaux de temps hétérogènes et autonomes ; et pourtant, Simon se sentait le contemporain de chacun de ces états de lui-même, non pas s'il pensait au réseau de relations à l'intérieur desquelles il s'était trouvé pris à chacun de ces instants distincts, non pas s'il considérait l'entour, et ses sentiments d'alors, mais comme si l'identité de cette situation venait toucher à une identité plus profonde, à quelque chose de lui qui resurgissait d'une manière entière, chaque fois, et qu'il entreprenait ainsi de cerner, comme il le pouvait, par la seule opération de recenser ces moments, de les projeter en son esprit, de les examiner, comme on passerait son regard sur de vieux polaroid, à la recherche d'un détail fragile, flouté par

Achévé d'imprimer en décembre 2004
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 1887
N° d'imprimeur : 04-3264
Dépôt légal : janvier 2005
Imprimé en France

Christine Montalbetti

**Expérience
de la campagne**



Christine Montalbetti
**Expérience de la
campagne**

Cette édition électronique du livre
Expérience de la campagne de Christine Montalbetti
a été réalisée le 21 juin 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en décembre 2004 (ISBN : 9782846820615)
Code Sodis : N44640 - ISBN : 9782818005798